

II

Sur les chemins du Collège

A douze ans, Louis-Marie est un solide garçon qui témoigne d'une maturité précoce et de beaux moyens intellectuels. Les parents Grignon désirent pour leur aîné une formation qui lui permette de prendre place dans le monde de cette fin du xvii^e siècle où, comme à la cour du Roi, toutes les ambitions sont en lice. Avec des dispositions brillantes et le mordant que lui donnent son sérieux et son courage, pourquoi ne s'imposerait-il pas à l'attention des hommes et ne verrait-il pas s'ouvrir devant lui une de ces situations qui donnent du lustre à une famille ?

Jean-Baptiste Grignon connaît trop la gêne dans ses affaires et l'obscurité dans sa fonction pour ne pas faire un tel rêve sur la tête de son fils aîné. Mais comment forcer la porte de l'avenir, sans titres ni fortune ? Un seul moyen : les humanités qui préparent les élites, et les études qui donnent le savoir et l'éloquence.

Or, tout près, à Rennes, au collège Saint-Thomas Becket, on peut tenter ce beau dessein : les Jésuites, qui le dirigent, sont les grands éducateurs de l'époque et la jeunesse des meilleures familles de la Province se rassemble devant leurs chaires. Et quel milieu plus favorable pour nouer les relations utiles dans la vie et se former aux belles manières qu'exige la société ? Par ailleurs, l'enseignement y est donné gratuitement, et Louis-Marie peut trouver pension chez son oncle maternel, l'abbé Robert de la Viseule, qui habite dans le voisinage du collège : ainsi sera-t-il suivi dans ses études et protégé contre les dangers moraux qui guettent les milliers d'adolescents laissés à eux-mêmes au sein d'une grande ville.

L'enfant de Notre-Dame

Dans la campagne du Bois-Marquer, en dépit de son esprit ouvert et de son caractère laborieux, il n'a pu faire que des études dispa-

rates. Au collège, désormais, il va suivre assidûment les cours depuis la sixième jusqu'à la rhétorique, entraîné par l'émulation de nombreux camarades. Ils sont plusieurs centaines dans la même classe que lui, mais tous ne sont pas animés par la passion du savoir. Parmi eux, il y a des fantaisistes ou des libertins qui rendent souvent la classe houleuse et pénible pour les maîtres et les bons élèves.

Louis-Marie connaît trop les désirs de ses parents et les recommandations de sa pieuse mère pour se laisser entraîner à cette sottise turbulente qui rend stériles les études et compromet la formation et l'avenir. Il s'attache intimement à son professeur d'humanités, le P. Camus, qu'il va suivre de classe en classe pendant quatre ans. Aussi en est-il vite distingué comme l'élève le plus appliqué et le plus brillant de son cours.

C'est à sa fervente dévotion à la Vierge qu'il doit de rester fidèle et constant durant ces années où le mal et les tentations le frôlaient quotidiennement. Petit campagnard habitué à la vie studieuse et à la prière solitaire, il fuit la foule et les vacarmes des lieux où l'on s'amuse. Sitôt finies les activités du collège, il rejoint la maison calme de son oncle à qui il rend compte de sa journée. Et il se livre tout entier à son devoir d'état qui est d'étudier.

Pour le soutenir dans ses efforts, il y a la Congrégation de la Sainte Vierge où, avec les plus pieux de ses camarades, il reçoit l'enseignement et la formation spirituelle des Pères. Son amour filial envers Marie en est singulièrement attisé. Dans les églises de Rennes il y a des Madones aux pieds desquelles il vient souvent prier : Notre-Dame de la Paix, Notre-Dame de Bonne-Nouvelle, Notre-Dame des Miracles.

Devant cette dernière surtout, ses colloques sont interminables. Notre-Dame des Miracles est la protectrice traditionnelle de la ville. Cela remonte à la guerre de Cent Ans où les Rennais étaient assiégés par les Anglais. Dans leur angoisse, ils venaient en foule devant cette statue pour confier leur sort à Celle qui est le Refuge et l'Auxiliaire des chrétiens... Or voici qu'une nuit les cloches se mettent à sonner toutes seules. La population accourt et se jette en prière devant la Madone. Soudain celle-ci s'illumine, et l'on voit sa main remuer et montrer avec insistance un endroit de l'église. Intrigués par ce geste, quelques hommes ôtent les pavés et creusent le sol... Surprise ! On découvre la longue galerie par laquelle les assiégeants se préparaient à entrer dans la ville... Sans se douter qu'ils sont démasqués, ils sont attaqués par surprise et mis en déroute. Et Rennes sauvée acclame Notre-Dame...

De plus en plus, notre pieux adolescent comprend que toute âme chrétienne est aussi une citadelle autour de laquelle rôde l'ennemi. Chaque jour, il se consacre tout entier à Marie, le matin en allant en classe, et, le soir, en rentrant au logis ; il vit sous sa protection et chemine la main dans la main de sa Mère du Ciel. C'est ainsi que pendant les sept ans de sa vie de collège il défendra vaillamment la pureté et la ferveur de sa jeunesse contre les griseries du succès et les tentations d'un âge sans boussole.

Son oncle prêtre qui l'a connu pendant ces années-là a rendu un magnifique témoignage de son humilité, de sa piété et de son obéissance ; il n'hésita pas à déclarer que tout était édifiant dans sa conduite et qu'il fut d'une vigilance si généreuse qu'il conserva intacte l'innocence de son baptême.

L'étudiant modèle

Tout adonné à ses travaux de collégien et à ses pratiques de dévotion, Louis-Marie ne se dérobe pas à l'obligation de faire du bien autour de lui. Pour obéir à ses parents et donner le meilleur de son temps aux études qui constituent son devoir d'état, il se dégage des groupes folâtres qui font les cent coups dans la ville. Mais d'autre part, il ne tarde pas, sur le conseil de ses maîtres, à se mêler aux activités des Congrégations mariales, en honneur dans les collèges des Jésuites.

Les meilleurs jeunes gens s'y rassemblaient régulièrement pour s'y entraîner à la prière, à la charité envers les pauvres, et aux méthodes d'apostolat de l'époque. On ne saurait exagérer la valeur de l'élite chrétienne qui fut formée ainsi, dans une société légère et jouisseuse, par ces associations, sous le regard de la Sainte Mère de Dieu.

Louis-Marie s'y engagea avec un enthousiasme croissant. D'année en année, il devenait toujours plus l'animateur de ses camarades, et provoquait sans cesse à de nouvelles initiatives ceux qui, comme lui, ne rêvaient que du règne de Dieu dans les âmes. Dans le collège d'abord, où se mêlaient beaucoup d'influences mondaines : il avait le courage d'y prendre parti pour l'autorité et d'y défendre ses maîtres contre les critiques malveillantes ; sans respect humain, il protestait contre les propos et les attitudes contraires aux bonnes mœurs et à la bonne éducation.

Quand il était témoin de dérèglements autour de lui — et cela était quotidien à certaines époques de l'année — il s'en affligeait et faisait pénitence, secrètement. Toujours il refusa de s'associer aux fêtes profanes et aux mascarades de carnaval dans lesquelles la jeunesse se laisse aller à toutes sortes d'excès et d'impudeur. Un jour de mardi gras, il est à souper chez un de ses amis, et voici que, pour amuser les invités, un jeune homme masqué fait irruption dans la salle, lançant des propos libres et prenant des attitudes choquantes. Louis-Marie se lève de sa place en disant qu'il ne veut pas être témoin d'un spectacle scandaleux, et il s'éclipse... La compagnie, plutôt gênée, s'arrête bien vite de rire... On court après lui pour le ramener à table... Il y revient en effet, mais les yeux remplis de larmes et témoignant visiblement de sa confusion et de son chagrin pour ce qui s'était passé. Chacun avait compris la leçon.

S'il fuyait les réunions mondaines, il était tout à fait à l'aise dans les lieux de charité, dans les hôpitaux, au milieu des malades, des enfants abandonnés et des pauvres si souvent méprisés ou mal aimés. Avec quelques étudiants généreux qui se regroupaient à l'hôpital, surtout les jours de congé, pour s'initier sous la direction d'un aumônier zélé, M. Bellier, aux œuvres de miséricorde, Louis-Marie passe de longues heures à servir les impotents, à faire aux infirmes des lectures pieuses, et le catéchisme aux enfants sans famille recueillis par charité. Il est tout à la joie de faire du bien à ces déshérités et de servir Jésus-Christ dans ses pauvres ; cela va même devenir pour lui une passion qui finira par envahir toute sa vie...

Bientôt, l'hôpital ne lui suffit plus. On le voit dans la rue, penché vers les mendiants, donnant le bras aux vieillards ou à l'écoute des misères de son quartier. Il suit en cela les exemples de sa sainte mère qui est tout étonnée, un jour, de rencontrer à l'hôpital une pauvre qu'elle avait elle-même plusieurs fois secourue. « Qui vous a fait entrer ici ? » lui demande-t-elle. « Mais, votre fils, Madame... » lui est-il répondu. Il a fait toutes les démarches pour m'ouvrir la porte de l'hôpital, et il m'y a fait conduire dans une chaise à porteurs. »

Entendant cela, l'heureuse mère demeure muette d'émotion, mais elle s'en retourne toute consolée : non seulement le cœur de son fils aîné n'avait rien perdu de sa délicatesse et de sa piété, ainsi que l'affirmait son frère l'abbé, mais voici qu'une grande flamme de charité brûlait en lui, et qu'il se préparait à devenir un véritable homme de bien, peut-être un grand apôtre et un Saint...

Le camarade charitable

Par son amitié et son travail, sa piété et sa charité, par ses succès qui sont aussi notoires que ses vertus, Louis-Marie s'est affirmé peu à peu dans le milieu mouvant et disparate du Collège. Et son influence s'est accrue d'autant parmi les rhétoriciens et les philosophes qui sont maintenant ses camarades et dont le régime est plus libre et indépendant.

Parmi les centaines de jeunes gens qui suivent les mêmes cours que lui, il passe pour un saint, pour une vedette de la charité. On l'a toujours vu pacifiant les boute-feux, consolant les malchanceux, s'empressant à attiser la gaité et à maintenir l'union, à venir en aide à ceux qui sont dans le besoin. Aussi les meilleurs recherchent-ils son amitié comme une belle joie humaine autant que comme une relation édifiante.

Voici un écolier pauvre qui se dérobe furtivement aux contacts des autres. S'il n'ose affronter les groupes, c'est parce qu'il est mal vêtu et court le risque d'une raillerie sans pitié. Louis-Marie l'a remarqué, il a surpris ses sourires forcés qui s'arrêtent brusquement et deviné sa fierté refoulée. Il sait, par expérience, que la pauvreté est une humiliation permanente qui peut, à la longue, aigrir les âmes.

A la première occasion où il voit son camarade brocardé à cause de sa tenue minable et de son manque de contenance, il s'avance bravant les rires, et il propose une collecte pour lui payer un habit convenable. Et tendant la main, il demande gentiment : « Que chacun donne selon son bon cœur et selon ses moyens ! » La somme recueillie est modique, mais la raillerie méchante fait place à une sympathie fraternelle, chacun s'estimant honoré de faire un geste...

Poussant son avantage, Louis-Marie emmène aussitôt son disciple chez le mercier pour lui acheter un habit. Hélas ! il n'a en main que la moitié du prix qu'on lui fait. Qu'à cela ne tienne ! La charité ne peut rester en panne. S'avançant, avec le sourire, il dit simplement au marchand : « Voyez comme cet écolier est misérablement vêtu... Or, il n'a pas les moyens de se payer un autre habit. J'ai quêté dans la classe tout ce que j'ai pu pour lui en acheter un neuf... Et voici la somme que j'ai recueillie... Si ce n'est pas suffisant, ne pourriez-vous pas faire la charité de ce qui manque ? N'est-il pas votre frère comme le mien en Jésus-Christ ? »

A de tels accents le marchand comprit que l'aumône aussi est une bonne affaire... Et il habilla de neuf le pauvre écolier qui put désormais se présenter sans honte au Collège. C'est ainsi que Louis-Marie, en dépit de ses origines modestes, par sa charité simple et réaliste, se faisait écouter et respecter des fils de familles et les ramenait à l'Évangile.

L'aîné, précepteur de ses frères

Les enfants ont grandi à la maison du Bois-Marquer, et plusieurs sont maintenant en âge d'étudier. A la campagne, loin de toute école, cela n'est pas facile, et il ne peut être question d'avoir un précepteur comme dans les familles aisées.

Sans doute, Louis-Marie ne manque pas d'aider ses parents dans les tâches du foyer lorsqu'il revient de Rennes, au temps des vacances. Tout en continuant de se cultiver lui-même, il s'empresse d'apprendre à ses frères et sœurs, les premiers rudiments de la lecture et de l'écriture, ainsi que le catéchisme, ce qui est pour lui une bonne occasion de les former à la piété. Ses parents sont ravis de ses talents d'éducateur...

Comme il ne peut être question d'interrompre ses études au Collège, l'idée leur vint d'aller habiter à Rennes avec l'oncle de la Viseule qui y exerce son ministère sacerdotal. Garçons et filles pourraient fréquenter les écoles, tandis que l'abbé et Louis-Marie s'occuperaient de les faire travailler à la maison.

Laissant le domaine à un fermier, J.-B. Grignon s'en vint donc résider à Rennes avec sa nombreuse famille. Louis-Marie retrouve ainsi d'une manière habituelle la chaleur du foyer. Et aussi les devoirs assujettissants d'un aîné qui doit se dévouer à ses frères et sœurs auprès de ses parents. Sans négliger en rien ses devoirs de rhétorique où il vient d'entrer, ni abandonner ses habitudes de dévotion et de charité, il donne aux siens le meilleur de son temps. Comme il est vigoureux, méthodique et zélé, il va faire face à tout d'une manière exemplaire.

Au milieu de ses frères et sœurs, il a la ferme autorité de son père et les attentions délicates de sa mère, aidant, stimulant et consolant chacun, selon son âge et son tempérament. Il les maintient toujours occupés, au travail, à la prière ou au jeu, tour à tour. Avec lui, en dépit du nombre, c'est la joie et la paix dans la maison.

Il les forme à la piété surtout, d'une manière qui remplit d'admiration sa mère et l'oncle prêtre qui vit sous le même toit. Il les rassemble autour d'un petit autel de la Sainte Vierge, et leur fait réciter le chapelet avec beaucoup de dévotion. Quand l'une ou l'autre de ses sœurs est distraite ou trouve la prière un peu longue, il l'exhorte habilement ou propose de belles intentions à sa générosité.

Au cours de ses premières années de collège, il avait meublé ses heures de solitude et de détente à dessiner, à peindre et à sculpter, et il avait bientôt fait preuve d'un véritable talent en réalisant des figures et des petits tableaux de piété. Devant un tableau de l'Enfant Jésus, jouant avec saint Jean-Baptiste, un Conseiller du Parlement, venu à la maison, fut si émerveillé qu'il lui donna un louis d'or pour ses pauvres. Comme on le pense, Louis-Marie mettait en œuvre tous ses dons d'artiste pour intéresser et former ses frères et ses sœurs ; et ceux-ci, selon le penchant de leur âge, n'avaient rien de plus pressé que de l'imiter en tout ce qu'ils lui voyaient faire. Il les formait à son image.

Aussi, ne faudra-t-il pas s'étonner si nous voyons deux de ses frères suivre ses traces plus tard : Joseph-Pierre, qui va maintenant au collège avec lui, entrera dans l'Ordre de Saint-Dominique, et Gabriel-François, qui commence tout juste à fréquenter l'école, deviendra curé d'Iffendic et y mourra, un an après lui, en 1717. Quant à ses sœurs, Renée, Sylvie, Françoise-Marguerite, Louise, Françoise-Thérèse et Gilonne, trois d'entre elles entreront au couvent. Les saints ne se sauvent jamais seuls et laissent toujours derrière eux un sillage de grâce et d'idéal...

Un trio d'amis

Par goût personnel et aussi pour obéir aux conseils de sa mère et de son oncle qui craignaient pour lui les contacts d'une jeunesse légère et libertine, Louis-Marie était demeuré longtemps effacé et solitaire. La piété, les études, les activités charitables avaient rempli ses années d'adolescence. Il ne fut pas cependant un saint de vitrail vivant hors des remous de l'existence, sans relations et sans amis.

Au contraire, au milieu d'une vie laborieuse et austère, il connut des heures d'inoubliable intimité avec les meilleurs de ses condisciples ; c'est d'ailleurs grâce à leurs souvenirs que nous sont connues ses années d'étudiant. Deux surtout lui restèrent liés pour la vie et

devinrent comme lui d'éminents hommes d'Eglise : Jean-Baptiste Blain et Claude Poullart des Places.

Jean-Baptiste Blain n'entra guère dans ses confidences qu'à partir de la rhétorique. Il finira ses études, avec lui, à Rennes, et c'est à son appel, qu'il rejoindra Saint-Sulpice à Paris où il deviendra docteur en Sorbonne. Leur ministère les séparera ensuite, mais jamais ils ne s'oublieront : ils auront même quelques rencontres mémorables et, après la mort du saint missionnaire, Jean-Baptiste Blain, chanoine de Rouen, viendra faire un pèlerinage près de son tombeau, à Saint-Laurent-sur-Sèvre. C'est alors qu'il écrira sur son ami de collègue et de séminaire des pages de fervente admiration.

Il évoquera le souvenir des belles années où, ensemble, ils étudiaient, priaient, se dévouaient au service des pauvres, ainsi que les longues et cordiales rencontres où ils se confiaient leurs rêves d'avenir. Les propos de Louis-Marie, écrira plus tard Blain, « n'étaient que de Dieu et des choses de Dieu. Ils ne respiraient que le zèle du salut des âmes ». Dans ses colloques avec la Vierge, il avait déjà envisagé de se préparer au Sacerdoce...

J.-B. Blain rappellera encore les longues promenades ou les visites de vacances au cours desquelles il découvrit l'âme profonde de son ami. Un jour qu'il était allé le voir chez ses parents, au Bois-Marquer, il l'avait trouvé dans une grande anxiété. Louis-Marie connaissait l'existence « d'un livre sale et obscène » dans la bibliothèque de son père et cela le peinait beaucoup. N'y tenant plus, il avait profité de ce qu'il était seul à la maison pour jeter ce livre au feu. « Il venait de faire le coup, raconte Blain, lorsque je le trouvai... timide et presque tremblant, dans l'appréhension de la venue de son père, mais fort content d'avoir fait son sacrifice... »

A l'arrivée de son ami, il redevint souriant et détendu : « Il me montra dans son jardin des lieux retirés et propres à la prière où il se plaisait et passait la meilleure partie de son temps dans ce saint exercice. Il me paraissait si rempli de Dieu, si occupé de lui, si pénétré de son amour, et du désir de sa perfection que j'en demeurai également confus et édifié. Je ne le regardais, dès lors, et je ne l'écoutais qu'avec admiration et une espèce de désespoir de ne pouvoir le suivre dans le chemin de la vertu. »

Il le suivra néanmoins à Paris, appelé par l'une de ses lettres, et il y fera, avec lui, toutes ses études sacerdotales, entraîné par son exemple.

Claude Poullart des Places était plus jeune que Louis-Marie, mais

d'une famille plus aisée. Habitant deux rues voisines de Saint-Sauveur, ils durent se rencontrer quotidiennement sur le chemin du collège, et souvent faire halte ensemble aux pieds de la Madone. Ainsi se lièrent-ils d'une grande amitié dans un même amour filial pour Notre-Dame.

Ayant les mêmes goûts de piété et de charité, ils formèrent, avec un petit nombre de compagnons, une association pour honorer spécialement la Très Sainte Vierge : « Ils s'assemblèrent à certains jours, dit un témoin, dans une chambre qu'une personne de piété leur avait prêtée. Ils y dressèrent une espèce d'oratoire pour y faire leurs exercices et contribuaient à frais communs à ce qui était nécessaire pour la décoration. Ils avaient leurs règles pour la prière, pour le silence et la mortification qui allait parfois jusqu'à la discipline. »

Un de leurs grands soucis était d'aller aux pauvres pour les enseigner, les consoler et leur venir en aide. Lorsque Louis-Marie s'en ira à Paris, il recommandera la petite association à son jeune ami qui en demeurera l'âme et le soutien, jusqu'au jour où il quittera lui-même sa famille et sa fortune pour suivre l'appel du Seigneur.

Les trois amis de collège, chacun selon sa grâce, deviendront prêtres et fonderont des Congrégations religieuses qui prolongent maintenant, d'une manière admirable, leur sainte amitié et leur apostolat dans l'Eglise.